

me rejoindre, une croix rouge sur le bras. Elle s'en venait seule, à travers l'Europe, sans autre appui que la Providence et son courage. Elle était la même que quand je la vis pour la première fois, près de la cellule de la Recluse. Et puis il me sembla qu'elle s'embarquait ; que le navire était battu par une affreuse tempête ; qu'elle me tendait les bras, en me criant : — Sire d'Allonville, venez à mon secours !... — Je fis de grands efforts pour voler à elle ; mais ils n'aboutirent qu'à me réveiller ; et j'étais tout en larmes, et il m'en est resté une impression de tristesse.

— C'est une vanité de croire aux songes, Raoul. S'il a plu quelquefois au bon Dieu de manifester ainsi sa volonté, ce n'a été que rarement et miraculeusement. En général, prenons-les pour les caprices d'une imagination qui a les rênes sur le cou, ou même pour des insinuations perfides de l'ennemi du salut.

Les deux amis furent tirés de leur prison, et amenés au milieu d'un cercle immense, qui remplissait l'intérieur du fort. Cette foule était composée de soldats musulmans, et de chrétiens apostats. Une espèce d'estrade avait été dressée pour servir de tribunal, et sept personnages y prirent place. Les deux prisonniers étaient chargés de fers. Les premiers objets qui frappèrent leurs yeux furent deux pieux destinés à leur empalement, dans le cas où ils persisteraient dans leur refus d'adorer Mahomet. On avait choisi l'entrée de la nuit pour rendre la cérémonie plus frappante. Des flambeaux, placés de distance en distance, projetaient leur fauve éclat sur cette multitude, sur tout ce sinistre appareil. Mille sentiments divers se peignaient sur les figures : chez les Sarrasins, une joie sauvage, mêlée de curiosité ; chez les apostats, l'étonnement, la honte, l'impudence, mais surtout l'espèce d'abattement que produisent les longues privations. Un vieux santon s'avança au milieu de la place, et se mit à chanter un hymne en turc à l'honneur de son Dieu ; les voix des Sarrasins répétèrent le refrain avec une sorte de frénésie.

— Vous pleurez, Raoul, dit le vieil écuyer, qui vit les joues de son ami s'humecter de larmes.

— Oui, Cuthbert, et ce n'est pas de peur. Mais je ne puis voir, sans une amère tristesse, mon Dieu renié par un si grand nombre de nos frères. Jamais je ne me serais attendu à un pareil spectacle, à la porte même de la Palestine, presque en face des lieux que le Sauveur a arrosés de son sang. Convenez-en, Cuthbert, nous venions chercher ici autre chose qu'un semblable spectacle.

Les sept juges se rangèrent avec gravité sur les sièges qui leur étaient préparés. Il était clair que cet appareil formidable avait moins pour objet d'intimider deux hommes, que de retenir par la terreur ceux qui avaient renié leur foi. Les prisonniers s'avancèrent. Raoul, rassérénant son visage, marcha d'un pas ferme, le front levé ; un mouvement involontaire d'admiration courut dans tous les rangs à l'aspect de cette belle stature, de ce port martial, de cette mâle physionomie, si bien en

rapport avec les grâces et l'élégance de toute sa personne. Un moment de silence s'établit. Le chef des juges prit la parole, dans la langue des Francs, et s'adressant d'abord à Raoul :

— Jeune chien d'Occident, lui dit-il, es-tu prêt à renoncer à ta fausse religion, et à t'incliner devant Mahomet ? Confesse que l'Islam est le seul culte agréable au Tout-Puissant, et que quiconque ne suit pas le grand soleil de la Mecque est plongé dans les ténèbres.

Le jeune guerrier se contenta de promener ses regards sur l'assemblée, et ne répondit pas un mot. Le juge prit, sans doute, ce silence pour un commencement de défection.

— C'est bien ! Ta langue est comme la feuille du palmier qui ne parle pas, et néanmoins prêche la gloire du conquérant de l'Asie. Le grand astre qui éclaire l'Orient aura certainement frappé tes yeux. Tu auras vu que le peuple de Mahomet est un noble peuple, aussi fort dans les combats, que religieux dans la vie privée. Tu auras vu, par l'exemple de tes compatriotes, qu'il est un peuple généreux et désintéressé, prêt à partager son pain, même avec ses ennemis. Jetteles yeux sur cette foule affamée qui n'avait pour nourriture que le sable des déserts, pour rafraîchissement que le vent brûlant du Midi, et qui vit maintenant dans l'abondance ; et reconnais que les enfants de l'Islam sont les plus dignes de la terre, et que Mahomet est le plus sublime des prophètes.

Une multitude de voix de chrétiens et de Sarrasins crièrent : — Vive Mahomet ! Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète. — Cette acclamation produisit une vive douleur dans l'âme de notre héros ; ses larmes allaient de nouveau couler. Mais, craignant qu'elles ne fussent prises pour une marque de faiblesse, il eut la force de les refouler.

— Ainsi, c'est chose convenue que tu adores Mahomet, que tu passes dans les rangs des enfants du Prophète ; et...

— Que le Ciel confonde ta langue menteuse, ô vieux serpent de l'erreur ! s'écria Raoul, de toute l'étendue de sa voix : car il désirait se faire entendre de tous les apostats. Écoute ce que j'ai à répondre à tes vils blasphèmes ; et que le ciel et la terre soient témoins de mes paroles.

« Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes les choses visibles et invisibles. Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, consubstantiel à son Père, engendré avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, par qui tout a été fait, qui est descendu pour nous du ciel en terre, s'est fait homme dans le sein d'une vierge, a souffert, est mort, est ressuscité pour notre salut, est monté au ciel, d'où il viendra un jour juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit, égal au Père et au Fils et procédant de l'un et de l'autre. Je crois à la sainte Église catholique, apostolique, romaine... »

Un hurlement confus interrompit ici la profession de foi du jeune croisé. Il eut la douleur d'entendre plus d'un de ses frères mêler ses cris à ceux des Sar-